

Musées de dessins en France

Par Bertrand Dumas

Le dessin a le vent en poupe. Expositions en série, publications diverses, 1^{er} salon du dessin contemporain (mars 2007) auront fait tourner, plus que jamais cette année, les têtes des amateurs, enivrés par tant de trésors dévoilés.

Mais *quid* des néophytes ? Pour beaucoup, le dessin ancien et moderne reste un art méconnu. L'intérêt général pour ce médium est très récent, le marché lui-même venant à peine d'en évaluer le potentiel. Pendant longtemps, le dessin ne s'est pas exposé ; il est vrai qu'il craint la lumière. Seuls les spécialistes consultaient les feuilles des grands maîtres dans le secret des cabinets d'art graphique. La situation peine à changer. Combien d'amateurs savent que ces "temples du dessin" sont accessibles au public ?

L'alternative proposée par les musées tient à la présentation, par roulement, de leur fonds d'art graphique. Le musée Fabre de Montpellier, par exemple, vient d'intégrer une salle consacrée au dessin dans son tout nouveau parcours de visite inauguré cette année. Le cas est loin d'être isolé et pourtant le dessin reste un médium peu abordé par les visiteurs. Aussi, la revue **(art absolument)** propose-t-elle d'emmener ses lecteurs sur les pas d'artistes dessinateurs dont l'œuvre est centrale dans la collection d'un musée français.

Quatre artistes, qui ont porté tour à tour le "crayon" à sa plus haute expression, ont été choisis : Maurice Quentin de La Tour ouvre la marche, suivi de Jean Auguste Dominique Ingres, puis Gustave Moreau, et enfin Fred Deux, seul artiste vivant de ce "grand tour" insolite qui passe par Saint-Quentin, Montauban, Paris et Issoudun.

1. Musée Antoine-Lécuyer

28, rue Antoine-Lécuyer – 02100 Saint-Quentin

www.ville-saintquentin.fr

Actu → *La bataille de Saint-Quentin, le 10 août 1557 : un destin européen*, du 29 juin au 2 septembre 2007

2. Musée Ingres

19, rue de l'Hôtel-de-Ville – 82000 Montauban – www.montauban.com

Actu → *Ernest Pignon-Ernest*, du 6 juillet au 14 octobre 2007

3. Musée Gustave-Moreau

14, rue de La Rochefoucauld – 75009 Paris – www.musee-moreau.fr

Actu → *Gustave Moreau et Joris Karl Huysmans*, du 27 septembre 2007 à janvier 2008

4. Musée de l'Hospice Saint-Roch

rue de l'hospice Saint-Roch – 36100 Issoudun – www.issoudun.fr

Actu → *Hans Bellmer gravé par Cécile Reims*, du 29 juin au 16 septembre 2007

Les pastels de Maurice Quentin de La Tour, musée Antoine Lécuyer à Saint-Quentin

Le musée Antoine Lécuyer honore toujours le nom de son premier propriétaire, banquier à Saint-Quentin. En 1877, celui-ci offre à la ville son hôtel particulier pour y loger les collections d'art et le fonds d'atelier de Maurice Quentin de La Tour, légués en 1807 par le frère de l'artiste à la municipalité. →

Ci-contre :

Maurice Quentin de La Tour.

Portrait de Louis de Silvestre.

1753, pastel sur papier, 63 x 51 cm.

Saint-Quentin, musée Antoine Lécuyer.



LOUIS DE SILVESTRE, LE JEUNE
.55, 1675-1760

La donation initiale comprenait 80 pastels, complétés par des legs et des acquisitions ultérieures. L'ensemble réuni aujourd'hui à Saint-Quentin permet de comprendre et d'admirer, mieux que nulle part ailleurs, la vie et l'œuvre du plus grand pastelliste du siècle des lumières. Le musée consacre en permanence trois salles à son favori.

Le premier "salon des pastels" sert de présentation avec le peintre autour de *l'Autoportrait à la toque d'atelier*. Le visiteur découvre d'emblée cet œil vif qui sut décrire, sans pareil, les visages de son siècle. Ses amis peintres sont là : Jean Restout, Louis de Sylvestre, Charles Parrocel et Jean Nicolas Vernezobre, aux côtés de portraits des pastellistes Jean-Baptiste



Maurice Quentin de La Tour.
Autoportrait. Non daté (1742 ?).

Pastel sur papier, 38 x 30 cm. Saint-Quentin, musée Antoine Lécuyer.

Perronneau et Claude Dupouch, son maître présumé. Métier oblige, Maurice Quentin de La Tour est au sommet de son art quand il peint des confrères. L'obsession pour la figure humaine se retrouve dans ses copies de détails de tableaux. Dans la tête du *Jeune buveur espagnol* d'après Murillo ou le *Musicien ambulante* d'après Georges de La Tour, les modèles sont choisis pour la profondeur psychologique qui les caractérise.

Toujours dans la première salle, les ébauches ou "préparations" présentées permettent de suivre les étapes dans la réalisation d'un portrait. « Il faut aller à Saint-Quentin pour surprendre l'homme dans son atelier », écrivait très justement Champfleury en 1875. Le visage est d'abord esquissé à la pierre noire. Il est ensuite recouvert d'un fond blanc sur lequel seront posées les couleurs au pastel. Cette première étape est suivie d'au moins deux autres, toujours plus abouties, jusqu'à l'œuvre finie. Ces nombreuses esquisses témoignent du souci de perfection et de ressemblance, chers à l'artiste. Cette exigence rejoint celle de ses contemporains, à commencer par ses clients qui attendaient d'un excellent portrait une représentation fidèle et sincère. Les portraits "au naturel" de Maurice Quentin faisaient l'admiration de tous, et suivaient en cela la définition de l'*Encyclopédie* : « Dans tout portrait, [...] la ressemblance est la perfection essentielle. »

Ses qualités de dessinateur lui permettent de relever ce défi sans trop de difficulté. Son talent n'échappe point à la cour et au roi qui accorde au « Peintre de portrait au pastel » un logement au Louvre à partir de 1745. Dix ans plus tard, il triomphe au Salon avec son portrait de *Madame la marquise de Pompadour* (Louvre). Le succès lui ouvre alors les portes de la brillante société des lumières. Ses représentants, regroupés dans les deux derniers salons des pastels, composent ce « stupéfiant musée de la vie et de l'humanité d'une société » que louèrent les frères Goncourt. Portraits d'aristocrates, musiciens, chanteurs et danseuses, comédiens, hommes de lettres et philosophes, hommes d'Église et membres de la famille royale sont représentés avec une égale sensibilité. Le maître confiait, un jour, à l'un de ses amis, au sujet de ses modèles : « Ils croient que je ne saisis que les traits de leurs visages, mais je descends au fond d'eux-mêmes à leur insu et je les remporte tout entiers. »



Jean Auguste Dominique Ingres. *Études de femmes pour L'Âge d'or*.
Vers 1842, mine de plomb sur papier, 22,50 x 38,80 cm. Montauban, Musée Ingres.

Les dessins d'Ingres au musée de Montauban

«Ce que Montauban conserve avec une fierté jalouse ce sont les dessins d'Ingres», rappelait Henri Lapauze, auteur du premier catalogue imprimé des *Dessins du musée Ingres*, publié en 1901. Dans son avant-propos, l'historien mettait en garde le visiteur : «Qui n'a pas vu ces milliers d'ébauches, qui n'a pas suivi les tâtonnements, les reprises, les soudaines et admirables trouvailles du maître, ne peut se faire une idée de l'effort, de la patience et de la conscience du véritable génie.» En effet, cette découverte intime de l'œuvre de Jean Auguste Dominique Ingres n'est possible qu'à Montauban, dont le musée municipal conserve l'immense fonds d'atelier. À sa mort en 1867, Ingres décidait d'offrir à sa ville natale les nombreux tableaux, esquisses et dessins encore en sa possession. Son ancien élève et exécuteur testamentaire, Armand Cambon, se chargea du transfert des collections de Paris à Montauban. En 1869, le musée municipal, baptisé musée Ingres, était inauguré dans les salles de l'ancien palais épiscopal de la ville.

Toute la genèse de l'œuvre du peintre montalbanais se trouve dans les 4 000 dessins, calques et aquarelles

emportés par Cambon. À l'évidence, tout n'était pas destiné à être divulgué. Ingres, surpris par la mort, n'a pas eu pas le temps de faire le tri qu'il souhaitait. Dans le cas contraire, il n'aurait offert au musée qu'une centaine de pièces, choisies parmi les plus remarquables. Cependant, le sort en décida autrement et c'est *a posteriori* une excellente nouvelle pour ce musée et l'avancée des connaissances sur le peintre. Tout est à la disposition des chercheurs ou exposé par roulement aux regards des visiteurs : les dessins et calques d'après l'antique, les copies d'après les maîtres anciens, les dessins hésitants des premières recherches comme les sublimes portraits de ses contemporains qui firent sa renommée. Ensemble, ils sont les témoins d'une vie d'artiste consacrée au dessin et à son enseignement. Ses élèves, Amaury Duval, Paul Chenavard, Henri Lehmann, les frères Flandrin, etc., tous imitèrent la ligne fluide et élégante, le dessin au trait presque dénué d'inflexions et d'ombres qui caractérise les dessins au crayon noir de leur professeur. Malgré plusieurs lavis et aquarelles, Ingres n'avait que rarement recours à la couleur dans ses dessins. «Ce qui me préoccupe c'est la forme», répétait-il sans cesse. →

La quarantaine de dessins présentés cet été au musée Ingres ne contredit en rien cette obsession. Ils ont été choisis pour dialoguer avec les œuvres d'un grand dessinateur de notre temps : Ernest Pignon-Ernest (né en 1942), invité au musée de Montauban jusqu'au 14 octobre 2007. Ses "interventions" dans les rues de Naples entre 1988 et 1992 ont guidé le choix du conservateur vers les études préparatoires de la *Dormeuse de Naples*, célèbre tableau d'Ingres disparu avec la chute du royaume de Naples. Par extension, dormeuses, baigneuses et autres nus féminins d'Ingres sont exposés à côté de quelques portraits, choisis de concert avec l'artiste. Ces échanges



Jean Auguste Dominique Ingres.
Étude de nus féminins pour les anges du Vœu de Louis XIII.
 1823-1824, mine de plomb sur papier bleu,
 23,80 x 32,80 cm. Montauban, musée Ingres.

de regard permettent au musée de renouveler périodiquement la présentation de ses collections. Après Ernest Pignon-Ernest, l'écrivain Catherine Lépront sera invité à confronter son univers aux dessins du peintre montalbanais.

Les dessins de Gustave Moreau, musée Gustave Moreau, Paris

Un siècle après son ouverture au public en 1903, le musée Gustave Moreau conserve tout le charme et la magie du temps de son créateur. Au 14, rue de la Rochefoucauld, « le monde mystérieux de Gustave Moreau » dont parlait Marcel Proust attend toujours le visiteur. Là-bas, les figures légendaires de l'Antiquité – Salomé, Persée, Sapho, Lédà, Hercule, Orphée... – côtoient les monstres, les chimères et les fantaisies indiennes du peintre-poète considéré comme le père spirituel de l'avant-garde du XX^e siècle.

À la fin de sa vie, Moreau souhaitait offrir à l'État tout ce que contenait la maison familiale : le mobilier, les archives et le fonds d'atelier, précieux témoins de 50 années de création frénétique. Il occupa d'ailleurs ses dernières années à trier et classer méthodiquement les milliers de tableaux, dessins et aquarelles, en vue de leur présentation future. Il décéda en 1898, avant d'avoir procédé lui-même à l'accrochage. Son légataire universel, Henri Rupp (1837-1918), orchestra cette étape ultime, avant l'ouverture du musée.

Aujourd'hui encore, la muséographie d'origine est l'un des principaux attraits du musée. Sa conception releva, à l'époque, du tour de force. Rupp redoubla d'imagination pour présenter un maximum d'œuvres dans un minimum d'espace. Il conçoit d'ingénieux meubles à vitrines pivotantes pour présenter, à l'abri de la lumière, les dessins, calques et aquarelles de son ancien professeur. Le jour de l'inauguration, un journaliste s'étonne : « Les murs, garnis déjà de haut en bas de toiles et de dessins, s'ouvrent comme des armoires aux portes nombreuses, à chacune desquelles est fixée une nouvelle toile : on dirait d'immenses albums de trois mètres de haut. » Dans les grands ateliers des 2^e et 3^e étages, ce dispositif (placé sous les fenêtres de la verrière haute) permet au →

Ci-contre :
 Gustave Moreau. *Le phare de Naples.* Mine de plomb
 et aquarelle, 35,5 x 25,3 cm. Paris, musée Gustave-Moreau.



Сутаянорка

8

visiteur de feuilleter en permanence 4 831 dessins et 250 aquarelles sur les quelque 8 000 œuvres graphiques inscrites à l'inventaire des collections. Avec un tel déploiement, le musée est devenu, conformément au vœu de son créateur, un lieu d'enseignement privilégié pour les artistes, le public et les chercheurs.

Gustave Moreau a laissé ce qu'il fallait de dessins préparatoires pour que l'on suive les différents stades d'élaboration de ses tableaux. Le nombre des études destinées à l'élaboration d'*Œdipe et le Sphinx*, présenté et primé au salon de 1864, montre les



Gustave Moreau.
Œdipe et le Sphinx.

Aquarelle sur papier, 14,5 x 8,3 cm. Paris, musée Gustave-Moreau.

recherches et l'étendue des techniques maîtrisées par l'artiste, qui passe avec une facilité déconcertante d'une rapide et fragile aquarelle à un dessin rigoureux et linéaire pour la composition d'ensemble, exécutée au fusain et à la craie blanche. Ces exemples contrastés démontrent une maîtrise à la fois parfaite de la ligne (encore néoclassique) et de la couleur (héritée des romantiques).

Au centre du grand atelier du 3^e étage, un meuble tournant contient 250 des plus délicates et lumineuses aquarelles réalisées par Moreau tout au long de sa carrière. Il semble qu'à la fin de sa vie, Moreau ait atteint dans cette technique une aisance et une liberté sans égal. Il surprend quand la touche, de plus en plus diffuse, confine à l'abstraction. Il semblerait que dans ce domaine, Moreau ait ouvert des voies inédites, promues à un bel avenir.

Les dessins de Fred Deux au musée de l'hospice Saint-Roch à Issoudun

Seul artiste vivant de notre florilège, Fred Deux (né en 1924) clôt notre parcours sur un trait de modernité. L'étape d'Issoudun, où se trouve conservée une partie importante de son œuvre, salue une vie tournée entièrement vers la pratique du dessin. Évoquer son œuvre graphique après celles de Quentin de la Tour, Ingres et Moreau, c'est évidemment lui reconnaître un talent comparable à celui de ses illustres prédécesseurs. Des trois, c'est sûrement Moreau dont il est le plus proche. Comme le peintre d'*Œdipe et le Sphinx*, Fred Deux possède toutes les ressources techniques imaginables pour illustrer son univers, à la fois complexe et singulier.

« Le monde intérieur » de Fred Deux dont parle Alfred Pacquement est exposé en permanence au musée de l'hospice Saint-Roch à Issoudun. Installé depuis 1966 dans l'ancien hôtel-Dieu, le musée municipal est rénové et agrandi en 1995, puis de nouveau en 2002 pour accueillir la donation Cécile et Fred Deux. Celle-ci comprend ses dessins originaux (174) ainsi que les gravures d'interprétation (307) réalisées par son épouse, Cécile Reims, qui fut aussi le graveur attitré de Hans Bellmer. Le couple a également cédé sa collection d'arts premiers qui participait de l'atmosphère unique et singulière de leur maison-atelier de La Châtre, près d'Issoudun. La muséographie, sobre et élégante, tente de faire dialoguer toutes les

œuvres entre elles. Dans des meubles-cabinets, livres, sculptures de Fred Deux, photographies et souvenirs du couple côtoient les œuvres de leurs amis : Bellmer, Michaux, Dali, Brauner, Sima, etc. Aux cimaises, les gravures et les dessins sont exposés par roulement. Au centre de la salle, une grande table vitrée permet de se pencher longuement sur les œuvres minutieuses. L'accrochage actuel présente 26 dessins représentatifs de la période 1959-2006.

Les affinités de Fred Deux avec le courant surréaliste jusqu'à la fin des années cinquante sont évoquées à travers *Le voyage de Jonas*, dessin à l'encre de Chine partiellement recouvert d'une tâche de laque colorée dans l'esprit de Victor Brauner. Dans les années 1970, ses dessins à la mine de plomb, parfois rehaussés d'aquarelle, découpent le papier avec la précision d'un scalpel. Le monde organique qu'il décrit se complexifie dans les années 80. Le tissu cellulaire permanent se densifie, au point de ressembler à des murs infranchissables (*Procession des existants*, 1983, Musée national d'Art moderne, centre Georges-Pompidou, Paris).

À partir de 1985, dans l'atelier de La Châtre, Fred Deux s'attaque aux grands formats. Des triptyques, puis des polyptyques, comme *Anagramme* ou le *Temps magique*, fourmillent de détails exécutés patiemment à la pointe du crayon. Leur lecture donne lieu à de multiples interprétations. « Le dessin de Fred est un labyrinthe », rappelle Cécile Reims, avant de se lancer dans une nouvelle gravure. « Il faut entrer dans ce



Fred Deux.
Le voyage de Jonas.
1959-1960, laque et encre de Chine, 76 x 28 cm.
Musée de l'hospice Saint-Roch, Issoudun.

labyrinthe. Il faut aussi en sortir. » Le chemin est semé d'êtres magiques et monstrueux. C'est l'aventure palpitante à laquelle nous convie le musée d'Issoudun.

Le visiteur découvrira cet été les tout nouveaux espaces dévolus à l'art moderne et contemporain. Le musée fête son extension en exposant les dessins surréalistes de Hans Bellmer jusqu'en octobre 2007. ■



Fred Deux.
L'engluée.
1970, encre sur aquarelle et crayon, 75 x 60 cm. Issoudun, musée de l'hospice Saint-Roch.